

Je savais, depuis longtemps, par où cela devait commencer, mais j'ignorais quand viendrait le moment d'écrire ce chapitre de ma vie. J'imaginai le jour où, malgré ma gêne, je n'aurais plus le choix; assignée à regarder en face le déroulement des événements, il me faudrait les raconter, les exposer au grand jour.

À force de se bousculer dans mon esprit, les fictions et les romans vrais, tout a fini par se ressembler. Plus j'avance dans ma vie et dans l'écriture, plus j'ai du mal à distinguer la réalité sous les décombres des simulacres de mon existence. C'est particulièrement évident dès qu'il s'agit de mon corps ou de mes désirs. Pourquoi sont-ils, l'un comme l'autre, aussi absents de ce que je suis capable d'exprimer?

Je me suis habituée à vivre au milieu de cet état fuyant de ma mémoire, au point d'être parfois surprise de me découvrir, dissimulée derrière un personnage, croyant l'avoir inventé, persuadée qu'il était le fruit de mon imagination.

Je me sens prête, aujourd'hui, à décrire ce qui s'est passé, à rester le nez collé à la vitre le temps nécessaire, à observer ce qui était resté flou durant tant d'années. Je n'ai plus peur, ni de l'opinion des

gens à mon sujet, ni, surtout, de ce que je pourrais découvrir, alors que c'était oublié.

Tant qu'il s'agit de souvenirs restés enfermés, que j'ai de la peine à reconnaître, ils ne sont jamais suffisamment précis pour refaire surface dans un livre. Sans le besoin ou l'alibi d'avoir à inscrire sur le papier ce qui a eu lieu, lorsque je tente de me remémorer des scènes, des sensations éprouvées, des choses vues ou qui me sont arrivées, rien ne vient. Sans la présence du stylo au bout de mes doigts, ne m'apparaît qu'un tourbillon indistinct dans lequel j'ai l'impression d'être engloutie.

J'ai cru qu'il s'agissait de honte ou de pudeur, peut-être même d'une tentative de censure. C'était certainement un peu de tout ça, mais j'ai fini par comprendre que c'était aussi une façon de préserver ce qui me semble le plus précieux.

Comment ne pas douter, lorsqu'on devient adulte, des émotions de l'enfant, de la jeune fille que l'on croyait être. Pour y parvenir, il faudrait pouvoir couper le lien, lui rendre sa liberté, l'abandonner à son innocence devenue inaccessible avec les années. Impossible.

Empruntant un autre chemin, je vais essayer de retrouver cette voix qui était la mienne avant qu'elle ne se transforme, cette parole dont j'ai l'impression fautive qu'elle n'a pas changé, qu'elle est toujours la même. Au moment où j'entendrai cette musique à travers les mots, je devinerai que je suis de retour, telle que j'étais. Une fois débarrassée de la gangue protectrice des souvenirs incertains, je saurai clairement comment tout a commencé.

*

C'était un été, celui de mes 12 ans.

En ce début des années 1970, je passais, comme toujours, le mois d'août en Corse, à Saint-Florent. Nous habitions une bergerie acquise par mon père vingt ans plus tôt. Elle était blottie au cœur de la baie, entre le cap Corse et le désert des Agriates, où s'aventuraient les randonneurs qui avaient quitté le chemin des douaniers. Avec le temps, le maquis clairsemé avait laissé place à une végétation luxuriante où les teintes roses des lauriers et des massifs d'hortensias avaient triomphé de l'aridité du sol. Les lauzes recouvraient désormais la terre humide du bord de mer. De ma chambre, j'apercevais, au loin, le port, avec quelques voiliers ancrés à quai, et le village, surplombés par une imposante citadelle génoise.

Un vent très doux et régulier, venu des collines qui entouraient la baie, enveloppait les corps telle une caresse, et les tenait en suspension dans l'air, comme la mer, lorsqu'elle était calme, les faisait flotter, immobiles. Je passais des heures, allongée, à contempler ce paysage, à lire.

Tout prétexte était bon pour échapper à la flopée d'invités qui débarquaient durant deux ou trois jours, une semaine parfois, perturbant ce paradis voué au silence. Avec eux, il se transformait instantanément en salon parisien, sombrant dans les mondanités et les jeux d'influences.

Il y avait deux maisons : la nôtre, dite des enfants, avait été construite l'année de ma naissance. Mon frère, ma sœur et moi y avions chacun une chambre. Les deux bâtiments identiques, construits en pierres sèches du pays, étaient séparés par un petit chemin

en dalles d'ardoise asymétriques. Pour un enfant, la distance séparant l'un de l'autre était interminable, alors qu'aujourd'hui, je vois bien qu'une dizaine d'enjambées suffisent pour la parcourir.

Le matin, chacun se levait à sa guise. Le petit déjeuner se prenait sur la terrasse des parents, à l'ombre des canisses recouvertes de lierre et de campanules qui s'enroulaient autour des rondins de châtaignier flotté. Sur la grande table de pierre, il y avait plusieurs sortes de thés, des pots de café, du pain frais ou grillé, du bruccio, des confitures de figues ou d'abricots du jardin, des jus de fruits fraîchement pressés.

L'ensemble générait une langueur qui ne se prêtait à rien de brusque. Dès que j'ouvrais un œil, je sortais discrètement de ma chambre et m'aventurais, à petits pas, essayant d'apercevoir ceux qui, s'étant levés tôt, étaient déjà installés autour de la table. La plupart du temps, à cette seule vision, c'était au-dessus de mes forces, je rebroussais chemin, préférant me recoucher le ventre vide.

J'évitais ainsi tous ces adultes qui me faisaient peur. Ils ne parlaient, au saut du lit, que de littérature, de politique ou de sexe, sans jamais, ne fût-ce qu'un instant, remarquer que j'étais là, sauf pour me dire que mon short en jean était trop court, ou déchiré, que mes cheveux étaient trop longs ou que je mangeais mal.

La littérature, la politique et le sexe, ces sujets dessinaient une frontière invisible, mais infranchissable, avec le monde des grands. C'était surtout le fait d'en parler publiquement qui me semblait incongru. Pour moi, les trois devaient rester cachés,

surtout le dernier, et les deux autres, trop complexes, n'auraient su faire l'objet de conversations au réveil.

Mon frère et ma sœur étaient passés de l'autre côté, ils n'étaient plus, à mes yeux, mes semblables et avaient rompu définitivement avec l'enfance. Ils emmenaient toujours des amis de leur âge. Je n'avais pas grand-chose à leur dire. J'aimais mieux rester enfermée dans une solitude rêveuse qui me protégeait de la violence maladroite, propre à l'adolescence, que je sentais chez eux. Par ailleurs, je ne me voyais pas demander à une copine d'école de m'accompagner dans cet endroit. L'angoisse d'avoir à parler à quelqu'un qui aurait partagé ma chambre était un obstacle insurmontable. Si je me sentais loin des adultes, j'étais comme une étrangère avec les camarades de mon âge.

Ma mère avait souhaité nous inscrire à l'école communale, puis au lycée ; de toute façon, je détestais les études et, à choisir, je préférais encore être dans le public que dans ces boîtes payantes où l'on croise tout ce que j'ai toujours fui, ces bourgeois ramenards, ce bétail pour les rallyes, ces soirées pour gens du même milieu à la recherche de beaux partis.

J'étais seule dans ma chambre, et j'étais bien. Je dévorais des livres empruntés dans la bibliothèque de mon père, Balzac ou Zola. Je ne ratais jamais un épisode de *La Dame de Montsoreau* à la télévision. Le rôle principal masculin était joué par Nicolas Silberg. C'est sûr, il me faisait bien plus fantasmer que Paul Morand ou Michel Mohrt, dont les moustaches restaient couvertes de miettes de pain grillé jusqu'à l'heure du déjeuner – repas que nous prenions tous ensemble. C'était le moment de bonne conscience de

nos parents qui pensaient ainsi consacrer un peu de temps à leur progéniture. Toujours assis en bout de table, nous n'avions guère le droit de parler. Cela m'arrangeait car je n'avais rien à dire. Pourtant, une chose me plaisait, tendre l'oreille, écouter les discussions, et ça, depuis l'enfance. Mon but aurait été, dans ces moments-là, de rétrécir, de devenir si minuscule que plus personne ne se serait aperçu de ma présence. Je compris que je serais plutôt voyeur qu'acteur de ma propre vie.

*

Je ne savais pas quoi faire de cette vie. Elle me pesait autant que mon corps m'encombrait. Je sortais à peine d'une maladie qui m'avait clouée sur un lit durant trois ans. Un mauvais diagnostic posé au départ, des traitements qui ne servaient à rien d'autre qu'à déformer ma silhouette et mes traits à coups d'antidouleur et de cortisone. Mon existence était rythmée par les allers et retours entre notre appartement et l'«Hôpital des enfants malades». Un carcan de plâtre me prenait depuis le cou jusqu'au bas du dos, ne laissant que mes bras libres de bouger et offrant aux escarres la possibilité de s'immiscer à la base de ma colonne vertébrale.

Face à l'impuissance de la Faculté, ma mère eut le loisir de consulter une foule de psychiatres. Elle les adorait, en était folle. En attendant, à propos de folie, elle préférait opter pour cette idée qui la rassurait : puisque aucun des grands spécialistes consultés ne trouvait la cause de mon mal mystérieux, peut-être, se disait-elle, était-ce parce que sa

petite dernière était folle, tout bêtement. J'eus de la chance, après d'innombrables entretiens et conseils de famille, qu'ils décident, en chœur, qu'il n'en était rien. Il fallait persévérer et trouver des approches plus originales de la maladie qui m'avait épinglée, tel un papillon au fond d'une boîte.

J'entrevis enfin la lumière. Un professeur anglais, un peu plus malin que les autres, fit l'hypothèse qu'il pourrait s'agir d'un ostéome à l'os iliaque. À cette époque de grande révolution des esprits et des mœurs, il n'y avait pas encore de scanner, ni d'IRM. La tumeur osseuse était si bien cachée qu'elle avait échappé à la tomographie.

Il décida de m'opérer, et l'été de mes 12 ans fut le premier où je me sentis revivre, même si mon corps était encore lourd à porter. Tout se mettait à chanter autour de moi. Mes sensations s'accordaient avec cette période aux couleurs acidulées, qui exprimait la libération d'une génération avec laquelle j'apprenais à vibrer. J'étais en train de connaître une véritable résurrection avec les musiques et les paroles de chansons qui déferlaient dans ma tête. « Ce n'est rien, / Tu le sais bien, le temps passe, / Ce n'est rien. »

Je sortais doucement de ma coquille de noix, « et c'[était] très bien ». Pourtant, après plusieurs mois de rééducation pour retrouver la marche et l'équilibre, les séquelles de tous ces médicaments me laissèrent enrobée, sans un muscle, le teint pâle, les traits épaissis par la douleur. Le soleil brutal de ce mois d'août accentuait mes complexes, soulignait mes disgrâces ; mais à qui le dire, à qui confier ce mal-être, alors que tous me manifestaient leur soulagement après cette guérison miraculeuse ? Pas

question de me plaindre ; tout faire pour échapper à la plage, au regard des autres, à un éventuel maillot de bain, et quand ma mère me disait, tous les jours, que me baigner me « ferait du bien », je me sentais agressée, comme mordue par un chien.

Mon unique plaisir était d'accompagner Victoire, la gardienne, au village et, pendant qu'elle faisait les courses, de m'arrêter à la maison de la presse, chez les Scotto, pour acheter des magazines et toutes sortes de bonbons multicolores, que je ramassais avec une petite pelle avant de les enfourner dans du papier kraft.

Certains de ces journaux étaient interdits aux mineurs, c'étaient de petites bandes dessinées, de format carré noir et blanc, au titre évocateur : *Jacula* ou *Spermula*. Au moment de me rendre à la caisse, la honte me faisait baisser la tête, je les glissais entre *Pif Gadget* et *Pim Pam Poum*. Ça passait sans problème. Soit Mme Scotto ne regardait pas en détail ce qu'elle vendait, soit elle fermait les yeux. Je pencherais plutôt pour la seconde hypothèse.

En possession de ces trésors d'érotisme, je remontais vite à la bergerie m'isoler dans ma chambre, fermant les volets pour me protéger du soleil qui, à cette heure de la matinée, brûlait la peau. Ces minutes volées avant de passer à table étaient des moments de grâce. Mon père restait dans son bureau, écrivant sans se soucier du reste, pendant que les autres, entassés dans le bateau, étaient partis en mer pour nager dans une crique ou barboter, un peu plus loin, dans les eaux turquoise de la plage de Salleccia.

*